

JAN BAETENS
Cent fois sur le métier
(extraits)

*aux lecteurs,
qui connaissent le dur métier de vivre*

Boileau + Ponge + Queneau = Cent fois sur le métier, soit cent poèmes sur cent professions, à chaque fois dans un style différent mais qui se veut « juste » tout en restant, de ton et d'inspiration, aussi libre que possible.

Toutes les professions décrites sont de vraies professions et la ressemblance avec le réel n'est pas méprisée au nom des lois supérieures de la poésie. Comme l'auteur est belge, le métier VI est celui de roi.

II. L'éboueur

On m'habille d'azur, de pourpre, de safran,
Mais je suis noir, je suis jaune, je suis brun.
Et tel l'aruspice de vos écritures je lis
Dans vos entrailles et crie comme Cassandre.

VI. Le roi

Quand je serais grand? Baron!
Répétais-je, à cause du château,
À cause des millions (et des baronnes?
Non, trop tôt pour mes 4 ans et 2 mois).
Plus tard c'était (enfin, c'était quand
Même surtout ma mère) champion
De Belgique des 100 mètres libre,
Puis chiffonnier (pardon: archéologue,
Précisait mon père, et c'est peut-être
Ce que je suis réellement devenu).
Jamais psychanalyste. Ni roi. C'est
Incompréhensible; les châteaux, etc.

X. Le pleinairiste

Adieu la vie en version française
(Adieu du reste se prononce adiou,
John Keats le fait rimer avec « new »).
Trop, c'est mieux. Il n'y a pas,
Notre désir nonobstant, de manque,
Même le manque partout déborde.
La bouche prolifère des sons vrais.
L'affect fait tache, nous bravadons.
Notre langue fourchue, c'est pour mieux
T'avaler quand le courant se coupe.

XI. Le géomètre

Trois arbres, une route, quelque distance,
Un chemin à mesure mais qui se perd.
Si le ciel était nu, si nuage se taisait,
Un peintre là-bas aurait vu l'infini.

L'échelonnement des plans, c'est pour moi
Qu'il existe, je suis sans point de fuite.
L'infini eût porté un nom, évidemment
De lieu, car le temps nous est compté

Pour passer le temps d'un lieu à l'autre.
Quand on le sort de chez lui, à tue-
Tête il chante. Il a mis des lunettes
De soleil pour le regarder fixement.

XIII. Le noceur (professionnel)

Swann zwanze qu'en-t-il
A bu et son autre déchaux
A sic heures soixante du mat'
Entre jujube-salière oscille
Et five o' clock émétique.

Éclat pur de pur térébinthe
D'ouate et boyaux tels
Meurthe et Moselle emmêlés.

Être Gongora, et godiche itou.

XIV. L'apiculteur

À moi de les protéger de tout ce qui vole
La substance de leurs paroles: les fleurs
En plastique, l'herbicide, les ours travestis.

Je leur parle, mais mal, comme à une meute
Et leur langage plus subtil que mes précautions
Me retourne coup sur coup or et piquûres.

Elles n'existent pas au masculin, telles bêtes,
Personnes, victimes. Elles m'auréolent, mauvais
Pasteur sans ailes, tout ongles, tout dents.

XV. L'imprimeur

Sans moi le monde serait noir de légendes,
Peuplé de licornes, de monstres venus d'Inde,
De tyrans sans loi, de l'être pour les ancêtres,
Parlant aux devins par signes blanchâtres.

De l'esprit j'ai donné la lettre qui rend vie,
Le glaive des presses travaillant jour et nuit,
La mesure de la balance, l'exact prix de l'or,
Le couteau qui sépare la voix de votre corps.

Puis par l'odeur du plomb la folie fut mêlée
À l'ordre plein, au contour juste des déliés.
Ma feuille lisse devient cette tour de Babel

Où se réfléchit un abîmé en fumée qu'au ciel
Personne ne reconnaît. Toi qui es passé par ici,
Ô lecteur, arrête-toi, rebâtis-moi avec ton souffle.

XVII. L'explorateur

Pas eu l'temps d'm'dire:
Fuis-moi ça.
J'ai fui.
Je suis fui.

Médisance de moi à moi: pour en finir
Entoure-toi de mythes.
Je m'auréole.
Gloiriole.

Voilà la vache qui rime:
Tel ver à soie
Jusqu'à la corde
Égoïste.

Le dernier cache enfin.
Je me suis retourné
Et le monde
Se découvre.

XX. L'actrice

Un porte-voix la désigne:
Pepsiplumesquement.
Elle croit entendre
– Désiroire! –
D'un verbe irrégulier latin
La désinence grumelée.

Silencieuses les statues
Meurent comme des langues.
Se recomposent par petits bouts,
Dans la terre les doigts se mêlent
Aux boucles de cheveux,
De ceintures, d'oreilles,
Et le doigt tendu brisé
À la lumière du jour
Reste coincé entre le sable
Et la peau par la pierre contrefaite.

Lui (à elle): « Debout. »
Elle (en aparté): « Les statues
N'ont que deux positions:
Debout, renversée.
Mais on peut les peindre
Et, si l'attirance du khôl est forte,
Les casser. »

XXII. Le porte-parole

La représentation continue; tout parle.
Les fleuves comme les couleurs sont bilingues.
On apprend la signification de la mort.
Les mots en liberté y conduisent également.

XXV. Le paysan

d'après W.H. Auden

Ce n'est pas un sujet de peintre, même
Quand on s'y connaît
En matière de souffrance humaine.
Un avion sillonne le ciel bleu comme
Une sauterelle immobile.
Clairement dessinés par les hublots
Au premier plan où se concentre l'action,
Les passagers imaginent en bas
les cigales et les coquelicots
De leur enfance, ils pensent qui
À ses dettes, qui à sa voiture
De location ou à son cancer,
Les sujets de réflexion ne manquent pas.
Personne ne remarque les jambes du paysan
Qui se noie dans un coin de jaune soufre.

XXVIII. L'électricien

à Adelaïde Russo, qui m'en a fourni l'anecdote

Foudroyamment du moderne
Jupiter par le très vieux
Porcelaine d'un
Fusible
L'éclat mortel retardé,
Il attend,
Ne sachant
S'il est en vie ou encore mort
Comme entre son
Sandwich
Les écrevisses par sa pince
Amoureusement remuées.

XXIX. Le patron de bar

Avec dans la nuque une main de fer
Tous entrent ici la tête garrottée
Prêts à en découdre avec moi,
Qui les tiens.

Je ne leur laisse pas le choix
Du verre
Qu'ils vont mordre à pleines dents.
Alors ils laissent couler

Sagement, jusqu'à
Ce que la poche soit bien vide
Et pour le plus grand bien de l'humanité,
Leur venin ophidien.

XXX. La concierge

C'est le structuralisme expliqué aux enfants.

L'intérieur et l'extérieur, c'est moi.

Le oui et le non, c'est moi.

La pluie et le beau temps, c'est moi.

La table ronde et la chaise carrée, c'est moi.

La langue sans chair et la chair sans langue, c'est moi.

C'est moi encore qui fais passer les lettres

Du destinataire au destinataire, via le tiers exclu.

C'est encore moi qui lis avant les autres

Les romans pour concierges du Seuil.

C'est moi aussi qui décode les signes même vides

Au moyen de mon écoute flottante.

Mon nom est code.

Je ne suis rien d'autre que mon nom,

Inarrêtable signifiant sans répondant sur terre.

XXXII. Le douanier

Mots et valises,

Je vous déclare

Mari et femme.

XXXIX. L'ingénieur du son

Ni l'ondulation
sous l'eau sans rides
du serpent
qui, plus qu'il n'avance,
s'écoule, comme on dit
du temps
et de ses grains de sable
ou de la faux qui s'apprête
à l'arrêter

Ni
d'une feuille innervée, irritée,
la transparente fumée
de tabac

Ni le son purement
imaginaire,
vu sur une page,
du mot leçon

Ni le suprême exemple
de la page
blanche

le génie du silence est sans équivalent.

LV. Le boucher

Les sources d'ivresse médicalement répertoriées sont:
Amour, liqueurs, opiacées, patriotisme, rage, &.
À quoi de Quincey, en 1824,
Ajoute le cas d'un homme adulte
Laissé ivre mort par la consommation
D'un bifteck.
(Les bons auteurs de cette époque
Avaient l'habitude de manger de la viande
Crue pour faire de plus forts rêves,
C'est-à-dire pour être meilleurs écrivains.
Oui, ce n'est pas la littérature
Qui nourrit son homme.)

LXXVII. Le cascadeur

Sauter d'une tour d'ivoire
Creuser une fosse aux serpents
Descendre au tombeau ouvert
Se faire couper en quatre fois quatre

Vivre dans les nuages
Pleurer un lac de larmes
Boire toute la mer

Faire mille métiers
Passer à vide

À l'écran – puis s'éclipser derrière.

LXXXI. Le dermatologue

Un âne s'enfuit:
La couleur de ta peau.

Une lointaine détonation et son spleen:
Le goût de ta peau.

Une bouteille fermée sur le rebord de la fenêtre:
La senteur de ta peau.

La nature morte, le cor, la coupe:
Les accords de ta peau.

Passant, souviens-toi:
Les cicatrices de ta peau.

LXXXII. Le potier

Une terre mieux cuite que le pain,
Un bec verseur à la place d'une fente,
D'autres motifs, de vraies couleurs,
Retranchées, ajoutées, aux images
Mêlées. Puis l'écriture s'en mêle
Et une civilisation entière chavire.
Désormais il y a un moule à casser.
Tout est prêt pour l'ostracisme.

LXXXVIII. Le pompiste

Avec mon bel
Uniforme et
Sur le cœur mon
Insigne, avec
Aussi l'enseigne
Jour et nuit cli-
Gnotant, jetant
Sur l'alentour
Jets de lumière
Sur jets de feux
Et avec en vente
Libre briquets
Et allumettes
J'aurais pu être
Ce que maman
Jamais que je
Devinse ne
Voulut: pompier.

XCVIII. Le domestique

Cent fois, cent fois de suite j'ai noté le mot, dans l'espoir que ce geste m'ouvre le sésame du poème. J'ai frappé cent fois, mais aucun domestique n'était là pour m'ouvrir la porte.

Jan Baetens

Le recueil *Cent fois sur le métier* paraîtra fin 2003 aux éditions Impressions Nouvelles (Paris-Bruxelles).